

Synchronie et Diachronie

Autor(en): **Bally, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **2 (1937)**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Synchronie et Diachronie

A mon cher collègue Jules
Jeanjaquet pour son soi-
xante-dixième anniversaire.

Depuis que F. de Saussure, dans son *Cours de linguistique générale*, a postulé deux méthodes différentes pour l'étude des évolutions et pour celle des états de langue, la question n'a cessé d'être agitée dans le monde savant; mais il faut reconnaître que le principe saussurien n'est accepté que par une faible minorité de linguistes, et les arguments présentés par M. Sechehaye et moi¹ ne semblent pas avoir convaincu beaucoup de nos confrères; les uns ne reconnaissent que la méthode historique, les autres cherchent à concilier les deux procédures. La discussion ne peut désormais se poursuivre qu'à la lumière de cas concrets, et les défenseurs de la thèse « séparatiste » ne sauraient mieux faire que de reprendre les faits avancés par leurs contradicteurs eux-mêmes. Ainsi, dans la *Festschrift Ernst Tappolet*, p. 9 ss., j'ai essayé de prouver que l'opposition entre fr. *en été* et *au printemps*, *croire en Dieu* et *croire au diable*, etc., que M. Lerch explique par l'histoire seule, a, dans la langue actuelle, une valeur sémantique et grammaticale toute différente de celle de l'ancien français. En discutant les arguments du distingué romaniste, j'ai voulu avant tout voir clair en moi-même et faire mon examen de conscience.

C'est dans le même esprit que je soumetts ici à la critique les observations que m'a suggérées, il y a plusieurs années déjà, un très intéressant mémoire de M. W. v. Wartburg, mémoire dont le titre — on le devine — était bien fait pour exciter l'intérêt d'un disciple de F. de Saussure: *Das Ineinandergreifen von*

¹ Voir *Actes du premier congrès international de linguistes*, p. 36-53.

*deskriptiver und historischer Sprachwissenschaft*¹. Les vues exposées dans cet article ont été en outre appliquées récemment par l'auteur à propos de la remarquable comparaison qu'il a établie entre le français et l'italien². Mon cher et éminent confrère voudra bien ne voir dans les quelques notes qui suivent qu'un essai de clarifier mes propres idées.

Tout d'abord, M. v. Wartburg combat, avec juste raison, la thèse de Gilliéron d'après laquelle les sujets parlants créeraient des innovations en vue de remédier aux insuffisances de la langue, p. ex. pour parer au danger de l'homonymie: en gascon, le coq aurait été appelé *vicaire* (*bigey*) ou *faisan* (*hazan*) parce que les reflets dialectaux de *gallum* et de *gattum* aboutissaient à une forme unique *gal*. F. de Saussure avait déjà montré que la marche ordinaire des innovations est tout autre: la langue puise dans les matériaux existants, et les fait servir à ses fins en modifiant leur valeur; donc *changement*, non *innovation*; de plus, il n'y a pas correspondance entre la *cause* de l'innovation et la *fin* poursuivie par le changement. Ainsi l'umlaut germanique n'était nullement prédestiné à marquer le pluriel dans all. *Gäste*, etc.; c'est la présence *fortuite* de l'umlaut au pluriel des nombreux thèmes en *-i* qui a induit les sujets parlants à y voir un procédé de formation du pluriel, et à le propager analogiquement (cf. *Kränze*, *Hände*, etc.).

On sait que les deux plus vastes domaines où la langue puise des ressources nouvelles sont le mode d'expression affectif et les parlars spéciaux; mais en adoptant ces emprunts, elle les dépouille de ce qui faisait leur raison d'être; les signes affectifs perdent peu à peu leur expressivité; les mots et les tours tirés des langues spéciales n'évoquent plus le milieu d'où ils sont sortis (v. Bally, *Traité de stylistique française*, I, p. 170 ss. et 203 ss.). Ni les uns ni les autres n'étaient destinés à fonctionner dans le parler usuel et inexpressif. Ainsi, pour reprendre quelques-uns des excellents exemples fournis par M. v. Wartburg, le latin a employé *metipse*, *metipsimus* pour renforcer *ipse*: en français, *même* ne comporte plus ce renforcement; il a le sens pur et simple de

¹ *Berichte der sächsischen Akademie*, 83 (1931), p. 1 ss.

² *La posizione della lingua italiana nel mondo neolatino*, p. 30 ss.

ipse. *Vicaire* a été à l'origine une désignation pittoresque et plaisante du coq; dans certains parlers gascons, il est devenu le nom banal du volatile en question. C'est par emphase qu'on a dit d'abord *cantassem* au lieu de *cantarem* pour exprimer l'irréalité au présent; mais l'imparfait du subjonctif fr. *que je chantasse* (ancien plus-que-parfait) n'a plus de valeur expressive. J'ai rappelé ailleurs¹ que des formes périphrastiques latines telles que *intrare habeo*, *clausum habeo*, *clara mente*, etc., où l'on voit en général une manifestation de la tendance analytique (tendance essentiellement intellectuelle), exprimaient originairement des nuances affectives de modalité ou d'aspect, et qu'ensuite seulement la langue commune les a utilisées pour ses fins propres en les désaffectivant, peu importe qu'elles soient restées ou non périphrastiques (cf. fr. *j'entrerai*, *j'ai clos*, *clairement*). Les emprunts aux langues spéciales présentent le même phénomène: c'est dans la langue des bergers que *traire* (*trahere*) avait pris le sens spécial qu'il a conservé; la langue commune l'a adopté pour remplacer l'incommode *moudre* (*mulgere*); dès lors plus d'évocation de milieu. La perte peut être double: *arriver* (**arripere*), emprunté à la terminologie des marins, était aussi, au moment de son entrée dans la langue commune, une métaphore expressive (comme aujourd'hui *débarquer* dans « *débarquer* à la gare »); ni l'une ni l'autre de ces valeurs n'ont laissé de trace.

*

Demandons-nous maintenant sur quel point les vues de M. v. Wartburg se séparent de celles de F. de Saussure. Est-ce parce qu'il examine chaque fait alternativement dans l'évolution et dans l'état, semblant par là jeter un pont entre la synchronie et la diachronie? Nullement; le savant genevois n'a jamais enseigné que le synchroniste dût se cantonner dans l'explication statique; au contraire, il mène toujours de front les deux procédures (voyez plus haut l'exemple classique du type *Gäste*). Bien plus, il a montré que c'est précisément cet examen en partie double qui fait éclater la différence d'interprétation.

¹ *Le langage et la vie*³, p. 61.

La divergence essentielle réside plutôt en ce que M. v. Wartburg parle toujours en linguiste et pose les faits, pour ainsi dire, en dehors de lui; la méthode séparatiste part au contraire du principe suivant: *la linguistique des évolutions est l'affaire du linguiste à l'exclusion du sujet parlant, l'étude synchronique celle du sujet parlant à l'exclusion du linguiste*. Nous voulons dire par là que le linguiste historien ne pense jamais la langue comme ceux qui la parlent, puisqu'il explique les faits d'un état par ceux d'un autre état; le synchroniste, lui, doit se faire sujet parlant, c'est-à-dire oublier le passé et penser la langue comme celui qui s'en sert chaque jour depuis qu'il a appris à parler. D'ailleurs, la méthode statique n'a pas de plus sûr fondement que les expériences faites sur la langue maternelle. La linguistique statique est fonctionnelle, et qui dit fonction dit absorption de l'esprit dans le présent; le parleur est pris tout entier par la simultanéité de la parole et de la pensée, et cela, même s'il est linguiste et historien. Je sais fort bien que *tête* (*testa*) a été un mot argotique qui s'opposait à l'usuel *caput*; que *tête* a peu à peu supplanté *chef* en lui enlevant une partie de sa sphère d'emploi; que les argotismes du français actuel tels que *caboché*, *poire*, etc., sont des candidats à la succession de *tête*. Mais, dans la pratique journalière de la langue, j'oublie tout cela; *tête* n'est plus pour moi que la désignation usuelle et normale; *chef* m'apparaît enveloppé d'une ambiance littéraire; *poire* et ses congénères sont les substituts expressifs et comiques de *tête*, etc. Tous ces mots sont reliés entre eux dans mon esprit par des associations strictement contemporaines les unes des autres et forment un petit système engrené dans le grand.

*

La question centrale est celle des innovations: selon l'angle sous lequel on les envisage, elles prouveront ou infirmeront la convergence des méthodes synchronique et diachronique. Il faut bien qu'un jour, en Gascogne, une ou plusieurs personnes aient eu l'idée d'appeler le coq *vicaire* ou *faisan*, qu'en latin l'emploi de *cantasse*m dans le sens de *cantare*m soit parti d'une initiative individuelle; et ainsi de suite. Ce sont là des événe-

ments historiques (ou plutôt biographiques!) dont on devrait pouvoir indiquer la date. Ne sommes-nous pas ici en pleine diachronie? Sans doute, s'il s'agit de créations, et au moment où ces créations ont surgi *dans l'esprit* des novateurs et *avant toute communication à autrui*; c'est ce que M. v. Wartburg a fort bien symbolisé dans sa figure de la page 19, en plaçant *bigey* entre parenthèses et en dehors des deux états A et B. N'oublions pas qu'une illusion inhérente au caractère social de la langue fait que, en général, les innovations sont anonymes; celui ou ceux qui les mettent en circulation passent pour de simples porte-parole d'un usage quelconque, si restreint qu'il soit. Cet usage peut être étouffé dans son germe (c'est le sort de presque toutes les formes inédites); alors rien n'est changé dans le système. Mais que l'innovation s'affirme et cherche à faire son chemin: aussitôt elle est prise dans le réseau des associations synchroniques, qu'elle déplacera (sans que les sujets parlants en aient conscience). Lorsque *vicaire* est devenu un sobriquet plaisant du coq, les sujets qui l'employèrent avec cette nuance l'ont associé à *gal*, qui devait être alors le terme usuel, tout comme *testa* a coexisté avec *caput*. Puis l'expressivité de *vicaire* s'est peu à peu usée (c'est la loi commune); mais dans chaque état et pour chaque sujet, cette dégradation a été mesurée à l'étalon de la désignation courante. Enfin quand une ou plusieurs personnes ont imaginé d'employer *vicaire* pour *gal* comme appellatif pur et simple, par exemple dans des tractations d'affaires, cette innovation — car c'en est une — a parfaitement pu être considérée comme un usage déjà établi, surtout si les parleurs étaient revêtus de quelque prestige; de là un nouvel état, où *gal* a passé pour un nom désuet du coq, de même qu'en français *chef* s'est un peu effacé devant *tête*.

Ainsi tous ces exemples nous montrent des changements qui se sont produits au cours du temps; mais il a suffi que nous nous placions à chaque moment au point de vue des sujets parlants pour ne plus découvrir que des perspectives synchroniques.

Il est extrêmement instructif de dépister les innovations au moment où elles surgissent dans la langue maternelle, de saisir par introspection les rapports qu'elles contractent avec leur

entourage linguistique, et de déterminer la place qu'elles conquièrent dans le système. En septembre 1936, au moment du coup de théâtre de la dévaluation monétaire franco-anglo-américaine, on a vu surgir dans la presse les mots *aligner* et *alignement* (« Le franc français s'aligne »). Ces expressions m'ont frappé, comme tout le monde; mais à aucun moment je n'ai pensé à une création individuelle; ces mots se sont imposés à moi, et tout de suite, comme appartenant au jargon de la finance, et se sont incorporés à mon lexique, où ils voisinent maintenant avec *déflation*, *inflation*, *bloc-or*, *hausse des prix*, etc., etc., mais surtout avec les synonymes *dévaluer* et *dévaluation*; j'oppose *aligner* à *dévaluer* comme un mot expressif à un mot identificateur; *aligner* comporte des jugements de valeur (camouflage, hypocrisie), que son partenaire n'évoque nullement. La rapidité foudroyante avec laquelle ce petit système s'est constitué montre assez bien, semble-t-il, que les innovations, qui sont le pain quotidien dont se nourrit la langue, comptent pratiquement pour rien dans son fonctionnement.

*

Si le divorce entre synchronie et diachronie apparaît déjà dans l'étude d'états très rapprochés, il est autrement frappant quand on envisage des états séparés par un intervalle appréciable. C'est là qu'on voit combien, en matière de langage, les effets correspondent rarement aux causes qui les produisent. J'emprunte encore à M. v. Wartburg un exemple remarquable, qui permettra de mieux saisir la différence entre nos deux points de vue¹.

J'ai essayé ailleurs² de montrer que le français moderne favorise la séquence progressive dans l'ordonnance des syntagmes et qu'il pratique de préférence l'arbitraire du signe, créateur de mots simples ou difficilement analysables. Il n'est pas douteux que ces deux traits fondamentaux influent sur l'expression de la pensée, le premier en réglant la marche de la

¹ *La posizione della lingua italiana...*, p. 40 ss.

² *Linguistique générale et linguistique française*, p. 171 ss. et p. 357 ss.

parole sur les besoins du sujet entendant, le second en donnant à l'expression un caractère général et abstrait.

Mais quelle est l'origine de ce double caractère du français moderne ?

La séquence progressive, qui place en fin de syntagme le terme essentiel de l'énonciation (prédicat dans la phrase, déterminant dans les membres de phrase) a pour corrélatif phonologique le rythme oxyton, qui frappe d'un accent la fin des mots et des groupes de mots. Or, l'oxytonie des mots est, d'après M. v. Wartburg, un effet de l'accent très intense de l'ancien français, et il attribue ce renforcement à l'influence du « superstrat » germanique. Cet accent a peu à peu éliminé la partie posttonique des mots, qui se sont trouvés ainsi accentués sur la syllabe finale (cf. *caballum* et *cheval*, *soliculum* et *soleil*, *male habitum* et *malád(e)*, etc.). Il est naturel de supposer que cette oxytonie a passé des mots aux groupes, puis que, dans ceux-ci, les éléments importants ont cherché à s'abriter sous l'accent.

Mais ce même accent a, naturellement, altéré ou syncopé les voyelles protoniques; la diminution de volume a été encore accrue par l'usure et la destruction des consonnes intervocaliques¹ (type *videre*, *veeir*, *voir*, etc.), si bien que des mots autre-

¹ M. v. WARTBURG rend l'accent d'intensité responsable de ce second facteur de resserrement (*La posizione...*, p. 28), mais nous avons peine à le suivre jusque là. Un accent fort n'altère gravement que les voyelles et épargne la plupart du temps les consonnes, sauf dans le cas de syncope. L'intensité initiale du latin pré-littéraire a bouleversé le vocalisme, mais aucun changement du consonantisme ne peut lui être imputé (v. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*², p. 54-74). En germanique, même constatation (v. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*, p. 41); si l'allemand est riche en groupes de consonnes, il le doit à la convergence de ces deux effets de l'intensité: suppression des voyelles atones et conservation des consonnes, cf. les emprunts *Münster* (*monisterium*), *Pfingslen* (*pentekosté*), *Propst* (*propositus*), etc. Comme d'autre part la débilité des consonnes intervocaliques est un trait fondamental des langues celtiques, on a vu dans la caducité des intervocaliques françaises une influence du substrat gaulois.

fois composés de plusieurs sous-unités se sont bloqués ou sont devenus d'une analyse difficile (comparez les mots *dépit*, *soûl*, *prêcher*, *conter*, *coudre* avec leurs prototypes latins). La prédominance des mots simples a eu même pour effet de rendre les sujets parlants paresseux à décomposer les vocables dont la composition est théoriquement aisée.

En conclusion, les deux tendances, très différentes entre elles, que nous avons surprises dans le français actuel: arbitraire du signe et séquence progressive, remontent à une origine commune; la cause qui les a produites est purement phonétique, matérielle; en outre les sujets parlants n'en ont plus aucune notion, pour cette raison déjà que l'accent actuel est très doux, le rythme du discours parfaitement uni, les consonnes intervocaliques articulées avec netteté, sans aucune faiblesse; enfin, comme nous l'avons dit, une cause mécanique a créé des formes de l'expression qui rejaillissent sur les formes de la pensée. Il serait difficile, croyons-nous, de trouver une discordance plus éclatante entre ce que révèle l'histoire et ce que nous offre le présent.

*

Les remarques qui précèdent convaincront-elles de l'antinomie de la synchronie et de la diachronie? Montreront-elles au moins l'utilité didactique qu'il y aurait à appliquer séparément les deux méthodes? Il nous serait surtout agréable de penser que nous n'avons pas dénaturé la pensée de M. v. Wartburg.

Genève, novembre 1936.

Charles Bally.